

de ces récits ; mais envisageant les faits sous un autre point de vue ; “ Si les Canadiens,* me dirent-ils, se trouvent dans une fâcheuse situation, ce n'est pas à nous, c'est à eux-mêmes ou à leur gouvernement qu'ils en doivent adresser la reproche. Ce sont, il est vrai, de bonnes gens, hospitaliers et sociables ; mais ils sont d'une ignorance, d'une paresse demi-sauvages ; ils n'entendent rien en affaires ni domestiques, ni civiles, ni politiques ; leurs femmes ne savent ni coudre ni filer, ni faire du beurre : elles perdent tout leur temps à voisiner, à babiller, et la maison reste sale et en désordre. Les maris n'ont de goût que pour la chasse, la pêche, les voyages de long cours, et une vie toute dissipée. Ils ne font jamais comme nous des provisions d'une saison à l'autre ; ils ne savent ni saler, ni fumer le porc, le daim, ni faire la bière, le *saour-croust*, ni distiller le bled ou les pêches, toutes choses *capitales* pour un cultivateur. S'ils ont quelques denrées ou marchandises, ils veulent, pour s'indemniser de la petite quantité, les vendre quinze et vingt pour cent plus cher que nous qui avons abondance ; et tout leur argent s'en va en achats de babioles, de futilités, en amourettes de sauvagesses, espèce de filles aussi coquettes et bien plus gaspilleuses que les blanches : de même tout leur temps se consume en causeries, en narrations interminables d'aventures insignifiantes, et en courses à *la rille*,† pour voir leurs amis. Lorsque la paix de 1783 rendit ces habitants *ci'oyens* des États-Unis, au lieu de *sujets* du roi d'Espagne qu'ils étaient, leur première demande fut celle d'un *officier commandant* ; et ils eurent toute la peine possible à comprendre ce que c'était qu'une administration municipale choisie par eux et dans leur sein. Aujourd'hui même, ils n'ont pas de sujets capables de la former. Ils ne veulent pas apprendre notre langue, et nous qui sommes les maîtres du pays, nous ne sommes pas faits pour apprendre celle d'une peuplade de quatre-vingt à quatre-vingt-dix personnes, qui demain se dégouteront et s'en iront en Louisiane, et qui feront bien ; car avec leur peu d'industrie, ils sont incapables de soutenir notre concurrence.

D'après les récits des Américains et des Canadiens, pareil état de choses a lieu dans les établissemens illinois et de la haute Louisiane : le découragement, l'apathie, la misère règnent également chez les colons français de *Kaskaskias*, de *Cohokias*, de la *Prairie du Rocher*, de *St. Louis*, &c. La nature du gouvernement y a contribué d'une part, en ce que le régime, d'abord français, puis espagnol, étant purement militaire, l'officier commandant est un véritable *aga* ou *pacha*, qui donne, vend, ôte à

* C'est le nom que les Américains donnent à tous les habitans français de leur frontière à l'ouest et au nord.

† C'est à dire à la Nouvelle-Orléans, distante de près de 500 lieues par le fleuve.